

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 16 (1878)
Heft: 19 [i.e.20]

Artikel: On pourro molési
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-184745>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 29.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Vous ne connaissez pas celui que vous tuerez ;
 Est-ce vous qui tuerez ? est-ce vous qui mourrez ?
 Vous l'ignorez. Demain, la mort ouvrant son aile,
 Vous entrerez dans l'ombre en foule, pèle-mêle,
 Sans que vous puissiez dire au sépulcre pourquoi.
 Oui, du moment que c'est décrété par un roi,
 Par un czar, un porteur quelconque de couronne,
 Sans rien comprendre au bruit menteur qui l'environne.
 A tâtons, sans savoir si l'on est un bandit,
 On n'écoute plus rien ; battez, tambours, c'est dit ;
 Vite, il faut qu'on se heurte, il faut qu'on se rencontre,
 Qu'un aveugle soit pour parce qu'un sourd est contre
 Vous mourrez pour vos rois. Eux, ils ne sont pas là.
 Et vous avez quitté vos femmes pour cela !
 Vous jeunes, vous nombreux et forts, malgré leurs larmes,
 Vous vous êtes laissé pousser par des gendarmes
 Aux casernes ainsi qu'un troupeau par des chiens ?
 En guerre ! allez Prussiens ! allez Autrichiens !
 Ici la schlague, et là le knout. Lauriers, victoire.
 A grands coups de bâtons on vous mène à la gloire.
 Vous donnez votre force inepte à vos bourreaux
 Les rois, comme en avant du chiffre les zéros.
 Marchez, frappez, tuez, mourez, bêtes brutes !
 Et vos maîtres, pendant vos exécrables luttes,
 Boivent, mangent, sont gais et hautains ; et contents,
 Repus, ont autour d'eux leurs crimes bien portants ;
 Vous allez être un tas de cadavres dans l'herbe,
 Laissant derrière vous, sous le soleil superbe
 Et sous l'étonnement des cieus de vieux parents,
 Et dans des berceaux, plaints par des nids murmurants,
 O douleur, des petits aux regards de colombe ! —
 Eh bien, non ! je me mets entre vous et la tombe
 Je ne veux pas ! Tremblez, c'est moi. Je vous défends
 De vous assassiner, monstres ! — ô mes enfants ! —
 Jetez-vous dans les bras les uns des autres, frères !
 Quoi ! l'on verrait en vous, dans ces champs funéraires
 Léviathan revivre et renaître Python !
 Hommes, Humanité ! se représente-t-on
 Les arbres des forêts qui se feraient la guerre,
 Qui, soudain furieux, eux si calmes naguère,
 Deviendraient des dragons mêlant leurs bras hideux,
 Faisant tourbillonner la tempête autour d'eux,
 En jetant et broyant les fleurs, les plumes blanches,
 Les nids, dans la bataille effroyable des branches !
 Eh bien, sous l'affreux vent, soufflant on ne sait d'où,
 Vous êtes ce chaos prodigieux et fou !
 Ah ! vous vous enivrez d'une vanité noire !
 Vous êtes des vaincus, ô rêveurs de victoire,
 Vous êtes les vaincus des rois, et sur le dos
 Vous portez leur grandeur, leur néant, ces fardeaux ;
 L'ombre des rois vous suit, vous tient, vous accompagne ;
 Vous êtes des traîneurs de boulet comme au baigne ;
 L'orgueil, leur garde-chiourme, est à votre côté ;
 Vous avez cette honte aux pieds, leur majesté !
 Débarrassez-vous-en, brisez-moi cette chaîne !
 Sortez des quatre murs sanglants de la géhenne,
 Ignorance, colère, orgueil, mensonge, à bas !
 Hommes, entendez-vous. Vivez. Plus de combats.
 Non, la terre d'horreur ne sera pas noyée.
 Vous êtes l'innocence imbécile employée
 Aux forfaits, et les bras utiles devenus
 Scélérats, et je suis celui qui vient pieds nus
 Vous supplier, lions, tigres, d'être des hommes.
 Il est temps de laisser cette terre où nous sommes
 Tranquille, et de permettre aux fleurs, aux blés épais,
 Aux vignes, aux vergers bénis de croître en paix ;
 Il est temps que l'azur brille sur autre chose
 Que de la haine, et l'aube est souriante et rose
 Pour que nous soyons doux comme elle. Obéissons
 A la vie, à l'aurore, aux berceaux, aux moissons.
 Ne sacrifions pas le monde à quelques hommes.
 Soyez de votre sang vénérables économes.
 Non, il ne se peut pas qu'un choc tumultueux
 D'hommes ivres, pour plaire aux princes monstrueux,

Epouvante ces champs où Dieu met sa lumière.
 Quoi ! des mères seront en deuil dans leur chaumière,
 Quoi ! des bras se tordront sous les yeux étoilés !
 Des morts, pâles, seront entrevus dans les blés
 Et sous la transparence effrayante des fleuves ;
 Quoi ! toutes les douleurs, les orphelins, les veuves,
 Les vieillards, mêleront leurs lamentations... —
 Ah ! prenez garde à vous, rois, car vos actions
 D'où sort on ne sait quelle ombre extraordinaire
 Font écouter à Dieu les conseils du tonnerre !

Victor HUGO

On pourro molési.

Lâi a dâi pourro à quoui on fâ la remonna cau-
 quîe iadzo que sê crayont que ceint lâo z'est du et
 sont práo po vo z'insurtâ se vo z'âi lo malheu de
 lâo refusâ.

Lo crouïo Pintse étâi dè clia sorta ; l'allâvè
 quasu ti lè dzo pè lo tsaté, pas po travailli, kâ
 l'avâi onna tsamba dè bou, ma po teindrè la demi-
 auna, et lo tsatellan qu'eïn avâi pedi, avâi recou-
 manda à sa serveinta dè pas lo reinvouyi à djon,
 mâ dè lo fêrè bin medzi, et ti lè iadzo que l'âi
 allâvè, on lo goberdzivè dè ruti, dè bouli et de
 bouna medzaille, que lè bons païsans n'ont pas à
 remolhie mot, dè façon que l'étâi lo mî nourrà dè
 tot lo veladzo.

S'étâi soveint apêçu que la serveinta déplioumâvè
 sâi dâi dzenelhiès, sâi dâi borès, sâi dâi d'zosés, mâ
 diabe lo bocon dè clia tsai on lâi avâi jamé bailli
 et lo brâvo Pintse arâi práo volliu cein agottâ.
 Assebin on dzo que l'allâvè demândâ à goutâ, ye ve
 dâi plionmès que dévant et tandi que la serveinta
 lâi apportâvè su la trabilia dè l'hotô 'na pliatelâ dè
 bouna vicaille, ye lâi fâ :

— Mâ voutrè maitrès medzont-te pas assebin dè
 la volaille ?

— Oi.

— Bailli-m'eïn vâi on pou !

— Etè vo pas conteint dè cein que vo z'âi ? Gor-
 mand que vo z'êtès ; la volaille n'est pas po voutron
 tsin de nâz !

— Ah l'est dinsé ! Eh bin vo pâode dèrè à vou-
 tron monsu que se n'a pas oquiè d'autro à mè bailli
 què dâo bouli et dâo ruti, sè pâo choisi on outro
 pourro !

Un mot authentique :

Il y a quelques jours, deux jeunes époux d'un
 district voisin se promenaient dans les rues de Lau-
 sanne. Arrivés sur la place du Pont, l'épouse dit à
 son bien-aimé : « Regarde voire, François, ils ont
 écrit : *Rue Centrale* avec un *e* à la fin, et, au-des-
 sus : *Bazar Central* sans *e* à la fin. Il y a tout de
 même des gens bien ignorants. »

A notre tour, nous dirons : il y a tout de même
 des gens bien ignorants.

Un municipal constatait les gouttières existant au